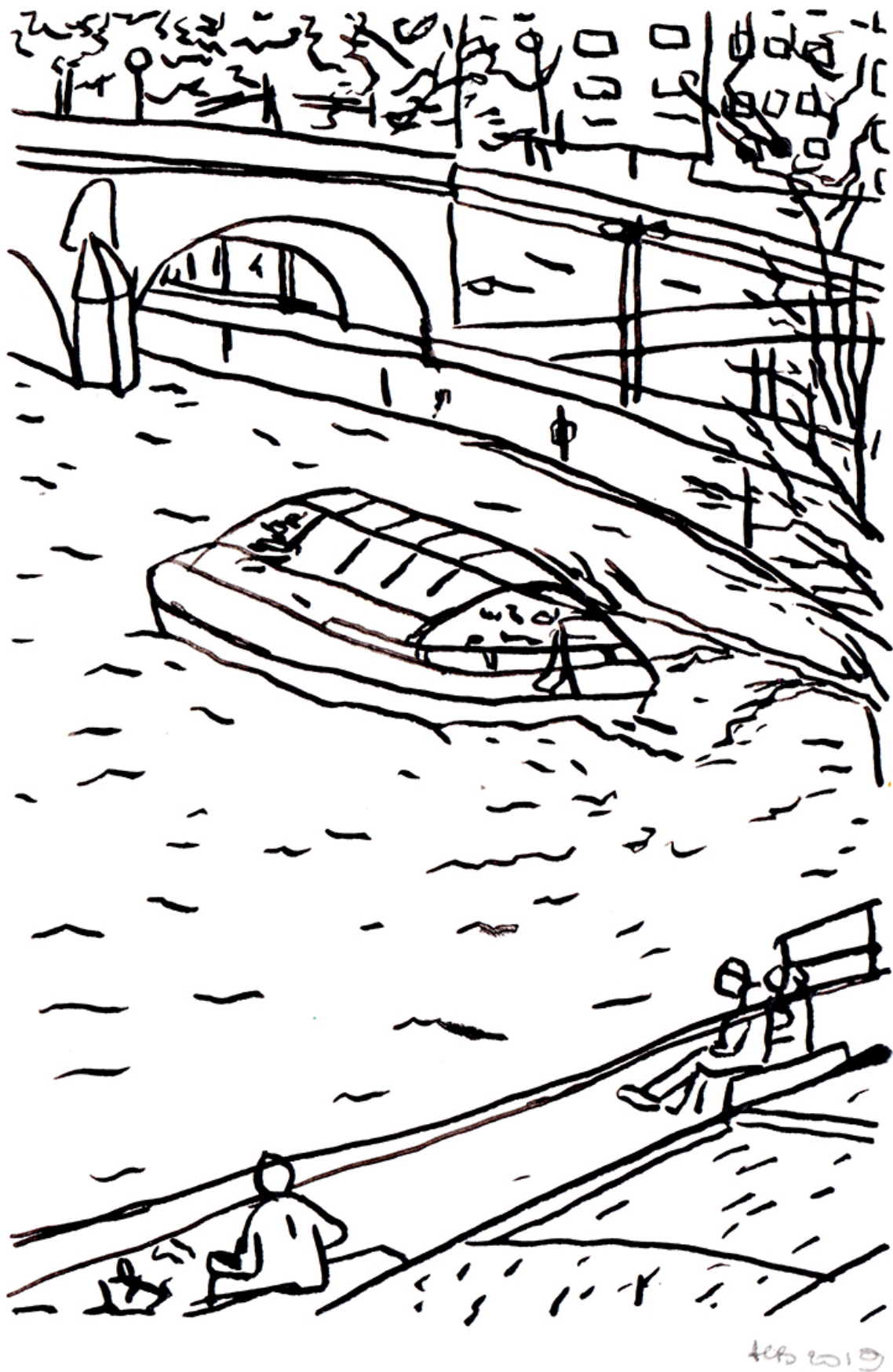




LA PAGE BLANCHE

n°52

MAI 2019

p3 Simple poème

Battent les heures de la tour
Zhanna Loshmanova

p4 Fragment

La nouvelle éducation sentimentale (II)
Constantin Pricop

p6 Poètes de service

Jeanne Loshmanova
Sofia Rybkina
Antoine Janot

p15 Moment critique

L'art comme école
Nicolas Roméas

p18 Bureau de traduction :

Valery Oisteanu
Ivan Pozzoni

p23 Séquences

Marc Soulié
Pierre Lamarque
Patrice Parthenay

p27 Poètes du monde :

Vladimir Maïakovski

p28 E-poésies

Laurence Huot
Adrien Barrier
Khalid EL Morabethi

Illustrations de couverture :

Encres - Jean-Claude Bouchard

SIMPLE POÈME

БИТЬ ЧАСЫ НА БАШНЕ

Бить часы на башне
Абажур на лампу,
Забавный белый кот
Все бормотали мою сладкую.

Я пью кофе
Сидеть на диване
Тихий разговор
Я буду вести тебя

Давно забыли
О, ужасно мило,
О последовательности событий
Честный или мнимый.

И мы начнем долго
Говори и слушай
И мне будет хорошо,
И мы будем лучше.
21/11/2018

BATTENT LES HEURES DE LA TOUR

Battent les heures de la tour
Abat-jour sur la lampe,
Drôle de chat blanc,
Sa moustache parle paisiblement.

Je vais boire du café,
M'asseoir sur le canapé,
Conversation calme
À mener avec vous

Propos oublié depuis longtemps
Propos très aimable
Propos de chronologie d'événements
Honnête et fictive.

Et nous recommencerons longtemps,
À dire et à écouter,
Et je serai bon,
Et nous n'aurons pas mal.

ZHANNA LOSHMANOVA
Traduction : Gilles&John

FRAGMENT

La nouvelle éducation sentimentale (II)

par Constantin Pricop

INTERVENTION de L : Le motif principal doit être, en fin de compte, autre. Il avait besoin d'un chemin d'accès – il faudrait évaluer, apprécier. Et où trouver les termes de comparaison? Il n'avait pas le choix. La société dans laquelle il avait vécu lui avait imposé son option – elle lui offrait quelques modèles. Tout limitatif, restrictif – mais en fin de compte dans les années où il ouvrit les yeux sur la comédie sociale (socialiste, d'abord, ensuite... démocratique...) on avait, tant bien que mal, quelques possibilités de choix. L'attitude courante était la soumission. Tu pouvais renoncer à tes propres idées, supprimer le besoin de t'exprimer toi même, de te montrer comme tu étais, d'exister comme individu avec l'espoir qu'on te laisse tranquille, que tu pourrais "ronronner en paix au fil de ta vie", comme on dit, le fil qui t'avait été donné. Dans les meilleures situations, si la personne résignée trouvait un job acceptable, si elle n'entraît pas en concurrence avec trop de monde pour le coin médiocre auquel elle aspirait, donc, si elle n'entraît pas en conflit, si le destin ne la mettait pas en face de situations inhabituelles – le plan pouvait être accompli. Il n'avait pas vu beaucoup de cas de ce genre. Ceux qui n'avaient pas d'ambitions échouaient simplement dans des positions sous-médiocres. L'agressivité des médiocres placés plus hauts sur l'échelle sociale les écrasait, les plaçait dans des positions humiliantes et à la fin on pouvait facilement constater qu'ils se trouvaient dans une position pire que celle escomptée – s'ils avaient fait vraiment un projet avant... Les ambitieux n'étaient pas résignés à une telle isolation volontaire, ils ont toujours avancé, ils ont toujours fait des compromis et, en fin de compte, ils sont entrés dans une autre catégorie, la catégorie dont fait partie la majorité, la catégorie de ceux qui collaborent. On pouvait trouver une variété de formes. Elles se présentaient dans plusieurs états d'agrégation mais, à la fin, tout était réduit à la même chose.

*

Journal. Matin. Très tôt. Sensation bizarre et désagréable. Le monde est gonflé et gluant. Les pensées descendent sans distinction – mais je ne peux pas attribuer ça à une mauvaise fonction de mon cœur. Je ne sais pas si c'est une cause organique ou la conséquence d'un mauvais rêve, d'un cauchemar – que, habituellement, j'oublie quand je me réveille. Pas une seule fois je n'ai vécu la sensation que quelque chose s'était passé, que j'avais vécu des aventures formidables – je ne me souviens de rien du rêve. Seulement persiste la sensation d'urgence. D'autrefois j'arrive à quelque séquence égarée qui s'insère dans la chaîne logique, en l'absorbant. En la poussant vers un tout autre sens, sans aucune liaison avec ce que je fais dans le moment. Le fragment a pris contour, mais je ne pourrais me rendre compte d'où il provenait, de quelle situation, de quel temps... Le cerveau reptilien travaille, émet des signaux. Je les accepte tels quels. Il faut faire quelque chose, m'accrocher, partir dans une direction quelconque. Pour

le moment, j'ai mis en ordre les pages couvertes de mon écriture qui se trouvaient sur la table. Je suis sorti dans les rues désertes. Des pellicules sur des pellicules d'ectoplasmes, de ceux qui sont passé par les rues maintenant désertes, dans les siècles d'existence de la ville, maintenant des silhouettes translucides, des vagues qui sortent du passé, et se fondent dans le présent...

*

Ils se sont convaincus que la solution la plus mauvaise était de tenir compte de ce qui était interdit, de "ce qui se fait et ne se fait pas", en général des restrictions imposées par les autres. Il vivait une obsession, une image revenait dans le sommeil et dans l'état de lucidité... Il a essayé de la fixer par écrit, a essayé d'éclaircir ce qui lui est passé par le cerveau tant de fois, et il est resté là pour un certain temps, en se dégageant, pour un moment, en le soumissionnant de nouveau, dans d'autres moments... L'image était simple, elle se coagulait dans certaines lignes. Un champ immense, un sorte de mer qui avait des limites imperceptibles – mais était quand même une plaine, des montagnes très loin dont on ne pouvait pas savoir si elles étaient très hautes, placées sur l'horizon, ou seulement des collines avec des pentes raides. Une plaine vaste et sèche, dans la plus grande partie de sable, avec des îles de sol d'argile, presque démunie d'herbes, de mauvaises herbes, quelques mèches de végétation de désert, âpres, groupées dans des touffes identifiées à grande distance, camouflées sous la poussière... Dans cette terre, quelque part, très loin, presque indistincte si on n'a pas le regard très concentré, on peut apercevoir, verticalement, une silhouette humaine. Si on regarde plus de temps, avec attention, on peut s'apercevoir que cette silhouette se déplace. Le mouvement est imperceptible, mais on peut l'identifier. Le final de la scène le déplaçait quelque part très haut, au dessus de ce champ, dans un mouvement de travelling qui approchait vertigineusement ce passant de très loin. Le déplacement permettait de scruter les détails de ses habits, ses chaussures solides, la ceinture en cuir, les boucles flambant dans le soleil éblouissant et, en toute fin, l'image de son visage. Plutôt ce qui tient place de visage. À ce point la surprise l'arrête chaque fois. Même s'il sait déjà qu'à la place du visage il verra une surface lisse, de peau tendue, sans relief. Une sorte de poire ou une sorte de sphère de peau sans protubérances. Le randonneur était comme un des ces masques de théâtre sans nez, sans lèvres, sans pommettes, sans front... Une surface bien laquée. Seulement un contour.

*

Vers le soir. Une société malade. D'une part les choses n'étaient pas très compliquées et nous avons découvert depuis l'enfance les rapports de domination et subordination. Sans nuances. Blanc et noir. On n'avait pas beaucoup de variantes. Celui qui détient le pouvoir et celui qui supporte les effets. Des effets bénéfiques et des effets contraignants. C'est pas comme ça que fonctionne toute la société? Autrement on ne connaît pas, on n'avait pas à en connaître, celui-là était le modèle. Le seul modèle. Ceux qui connaissent le communisme de loin ont des appréhensions en ce qui concerne la vie de tels pays. Car c'est difficile de reconstruire les conditions, de comprendre le manque de choix – toutes les interventions "de dehors" dont le socialisme... ne tient pas compte. Si on se portait mal, c'était comme si on pouvait se porter bien

mais qu'on n'avait pas voulu le faire. Presque personne n'avait la capacité d'imaginer qu'exactement la possibilité de choisir n'existait pas. Or, pour ceux d'ici, ce qui était "de dehors" n'était que le produit de l'imagination. Pas de la connaissance. On n'avait pas, pratiquement, de quoi connaître ce qui se trouvait au dehors. Ou seulement très superficiellement... Ce qu'on connaissait très bien était l'existence d'un "au dehors". Ceux qui ont bien compris ces circonstances – pourquoi le mot "au dehors" était si fréquemment employé dans ces temps-là – ont vaincu le communisme.

Quelque part, au dessus de la ville, un ectoplasme massif s'était fixé ; il couvrait complètement l'horizon...

*

Autre jour. Quelques fois apparaissent, alimentés par le stress des contraintes, des troubles de la personnalité. Des essais de la tenir sous contrôle, d'avoir en permanence la situation en main. Il faisait semblant, et comme l'horizon s'élargissait, soudain, devenait incapable de se situer quelque part, dans l'espace sans limites. Dans d'autres moments, l'horizon se serre dramatiquement, suffoque, restreint la liberté de mouvements. Ça avait une sensation de claustrophobie. On ne pouvait pas se mouvoir, on était serré par les choses qu'on avait autour, on était bâti vivant dans un mur, comme si la terre ou le ciment s'était endurcis autour de son corps. Le sentiment d'impuissance contre l'institution, contre le manque de tout critère, de toute force sans aucune raison, contre la grosse crasse qui couvre les injustices de l'appareil contre les humains, laisse place à un épais silence. Une sensation.

*

Les ombres diffuses se mélangent dans le noir. Il frissonne, il sent le froid en plein été.

Il répète dans sa tête ce qu'il notera sur le papier.

Carnet. Pas d'espérance. La forme d'organisation sociale a changé, on dirait que notre univers en est un différent. La dictature a échoué, les cris de la liberté ont été entendus jusqu'au ciel – propulsés par les cris des moribonds. Pour un moment, la lourdeur colossale d'un système qui ne permettait rien, qui te donnait seulement le droit de respirer, a disparu. La démocratie est arrivée. Mais la sensation d'apaisement est revenue rapidement – un autre système social (quel système?) mais un sentiment semblable, alimenté par le grand numéro des obstacles. Pour réussir il faut te solidariser avec les autres et faire comme ils font... Il ne faut pas sortir des rangs. Tout ce qu'on peut réaliser dans ce pays c'est par complicité. L'esprit grégaire, comme disait le philosophe Constantin Rădulescu-Motru. Seul, comme individu, tu n'as pas de chance. Toutes les valeurs – honnêteté, travail honnête, talent ne sont que des paroles en l'air, jetées par ceux qui gagnent. Et pour les gagnants ces mots n'existent pas. Sans "cotisation" à l'indistincte foulée, au troupeau, rien ne peut exister... Partout c'est la même chose. Mais quelque part il faudrait qu'existe l'individu, qui est lui même un univers entier, pas un élément quelconque, changeable, dans l'humanité. N'importe quelle haleine a celui qu'il faut accepter à côté, n'importe la grossièreté de ses manières, n'importe la saleté de ses habitudes, ici ne gagne que celui des coteries. Avec les uns ou les autres. Une mafia avant ; une autre aujourd'hui (voix off : dans ce pays c'est toujours la même chose :

les gens normaux, responsables, éthiques, talentueux, etc. sont tenus sous l'eau, les autres, les merdes montent à la surface..., ils ont le pouvoir...). Avec un empressement immense d'énergie gaspillée sans aucun sens, avec des résultats ridicules – seulement parce qu'on ne peut pas sortir de ce cercle parfaitement clos... On a encore ceux qui animent la foule, qui savent comment la mettre en mouvement, ceux qui établissent les critères : sommes d'argent, des atouts inimaginables pour l'homme sans privilèges, inconnus pour l'ensemble de la société, isolée de la lumière du jour, en sueurs dans ses souterrains puants. On dirait que ceux-ci sont avantagés, qu'ils tirent les ficelles, qu'ils sont au dessus de la mêlée... Simple illusion. Les manipulateurs, comme ceux qui sont poussés en avant en face des foules n'existent pas sans les foules qui sont trompées, qui sont escroquées, qui sont méprisées. Qui sont tenues dans une misère parlant non seulement de l'ignorance de la foule, mais aussi du manque de moralité de leurs chefs. En fin de compte, on se trouve dans le circuit de la... misère, comme tu dis, ou hors de ce circuit...

*

Un narrateur. Les années de l'école se sont passées sans grands événements. Pour lui ça a été une mauvaise, hésitante période. Avec un physique sans grande tenue, avec des engagements sportifs inconséquents – des étapes d'engagement extraordinaires, d'autres de léthargie prolongée. Adolescence difficile, transformée, quand cette partie de l'existence devient consciente, en une longue et obscure méditation. Brusquement trop haut de taille, il est devenu le plus haut de la classe et, comme si cette taille bien plus grande que ses camarades était une honte, il avait adopté une allure voûtée, qui lui donnait l'illusion d'une descente des hauteurs, qui le menait à une apparence moins différente des autres. Il avançait comme s'il voulait entrer un peu dans la terre. Il cherchait à se situer dans un second plan – pas parce qu'il aimait la position de personnage effacé, tout au contraire, mais il se sentait bien dans l'ombre, il aimait s'impliquer dans des choses importantes, mais pas directement, par des actions évidentes, seulement par ceux qu'il poussait en avant, qu'il avait le plaisir de manipuler. C'est dans ce moment qu'il est devenu conscient de cette caractéristique, pas facilement identifiable ni facile à mettre en évidence dans ce moment-là, mais non moins réelle. Il avait élaboré une "interface" – difficile à mettre en évidence, difficile à conserver, parce que ses partenaires étaient dans une mesure égale influencés, instables. Etc. C'est probablement le motif de son admission dans cette... avant-garde de ceux de son âge, formée par des fils de personnages importants de leur minable ville provinciale. Dès le commencement il a été collègue et ami du fils de l'homme politique le plus fort de la région, avec des fils de praticiens locaux célèbres, avec des fils d'autres chefs, mais aussi avec quelques jeunes gens aux mérites propres, qui se sont imposés. Des camarades qui entretiennent, sans s'en rendre compte, une atmosphère spéciale, inabordable pour les autres, qui n'avaient pas accès à eux.

CONSTANTIN PRICOP

Extrait de NOUA EDUCAȚIA SENTIMENTALĂ - Editura ALFA

Traduction par l'auteur

POÈTES DE SERVICE

Zhanna Loshmanova

Loshmanova Zhanna Vladimirovna. Née en Russie, vit en France depuis un an.

Elle a étudié à l'Institut de littérature Gorki. Son professeur principal est le poète russe Yevgeny Borisovich Rhin.

Elle a également étudié comme actrice à l'Université de cinématographie Sergei Gerasimov.

Elle n'a pas de publications pour le moment. Elle n'a fait qu'une tentative: elle a envoyé des poèmes à un magazine littéraire russe.

Elle a joué à la télévision russe. Scénariste à la télévision centrale de Russie pendant deux ans.

Ах, душа, душа моя,
Озаренная листвою,
Погрущу с тобой и я
Вслед за бурей золотою.

Как мне жаль тебя, друг мой,
Ты глядишь на мир опавший,
В осени живет больной
Твоя раненая память.

Словно раненый зверёк,
Ты спастись от боли хочешь,
Ты бежишь на огонек
И не знаешь, где охотник

Спрятал смерть твою так вдруг,
Кружишь у лесной коросты.
Ах, душа моя, мой друг,
Неизбежность это просто.

Погрущу с тобой и я,
Осень выпала нам сразу
Много раз. Душа моя,
Мы с тобой не люди разве?

Oh, âme, mon âme
De feuillage illuminée,
On va plonger, toi et moi
Dans le blizzard d'or.

Comme j'ai pitié de toi, mon amie,
Tu regardes la chute du monde,
À l'automne d'une vie malade
Ta mémoire est blessée.

Comme un animal traqué,
Tu veux fuir la douleur,
Tu te sauves vers la lumière
Et ne sais où est le chasseur.

À te cacher la mort si brutale,
Tu tournerais en croûte de bois.
Oh, mon âme, mon amie,
C'est juste la fatalité.

Je vais plonger, toi avec moi,
L'automne a déjà plongé sur nous
Plusieurs fois. Mon âme, nous comme toi,
Ne sommes-nous pas des gens ?

ПОТЕРЯЛАСЬ РАДОСТЬ

Потерялась радость
Между хмурых сосен,
Словно меж ветрами
Потерялось солнце.

Я иду по следу,
Как охотник смелый,
И скрипит валежник
Под ногами серый.

Чтобы не забыть мне
Ее голос вольный,
Я иду так быстро,
Как могу сегодня.

И сугробов между
Я ищу приметы,
Радости все меньше,
Радости все нету.

Я за ней ходила,
Не могла иначе,
Значит, заблудилась,
Не вернётся, значит.

15.11.2018

LA JOIE S'EST PERDUE

La joie s'est perdue
Entre les pins sombres,
Comme si entre les vents
Le soleil s'était perdu.

Je suis sa trace,
Comme le hardi chasseur
Et le bois mort craque
Sous l'ombre de mes jambes.

Pour que se rappelle à moi
Sa libre voix,
Je vais aussi vite
Que je peux maintenant.

Et entre les congères
Je cherche des signes
De joie, tout en a moins,
De joie, rien n'en a.

Je suis allé pour elle,
Et rien d'autre,
Donc, perdue,
Ne reviendra pas, donc.

Уж не прибывают поезда,
И травой сорной заросла дорога,
И никто на свете не придет сюда,
В этот город и пустой, и строгий.

Это город безымянный дураков,
Знай, живи себе, молчанием опутан,
Кто забрел сюда навеки был таков,
Не найдет его ни зверь лесной, ни путник.

И разбойников весёлых атаман
Все дудит в дуду, как будто в чистом поле,
А в ответ ему ни шапка, ни карман,
А в ответ ему лишь дует ветер вольный.

Ну, не грабить же в который раз того,
Кто и так теперь ограблен уж без меры,
Кто живёт, увы, и впрямь едва живой,
Свой пятак последний отдал скромный медный.

Но разбойники скорей вперёд летят
По дороге полуметровой горькой, нищей,
И до одури в дуду свою свистят,
И меня они опять повсюду ищут.

24.11.2018

Aucun train n'arrive ici,
Les chemins sont envahis d'herbe,
Personne au monde ne vient
En cette ville vide et austère.

C'est la ville innommée des crétins,
Connais-la toi-même, enlisée dans le silence,
Qui est venu ici restera toujours,
Ne l'y trouvera ni animal des bois, ni voyageur.

Ici les brigands de l'Ataman festoient,
Allumés au chalumeau comme en plein air,
Et en réponse, ni chapeau, ni sacoche,
En réponse, juste souffle le vent.

Eh bien, rien à voler même une fois en ce lieu
Si pillé maintenant, vraiment sans mesure,
Et qui vit, mais hélas à peine,
Son dernier sou de cuivre donné au humble.

Les voleurs vont vite au-devant
Sur le chemin d'un demi-mort amer, indigent,
Mais avant que leur stupeur ne chalume son siffiant,
Ils me cherchent à nouveau partout.

МНЕ КАЖЕТСЯ, ЧТО СЧАСТЬЕ УПЛЫВАЕТ

Мне кажется, что счастье уплывает,
Уходят корабли и поезда,
И в небе темно - синем убывает
Трагическая жёлтая звезда.

И розы осыпаются в хрустальной
Тяжёлой вазе на моём столе,
Туманами ложась по спальной
И мутной зыбью на стекле.

Я вижу в тишине слегка блестящий
В прожилках силуэт,
Как будто призрачный, ненастоящий;
Его застывший след

В разлившейся ночи хрустальной
Мне кажется молочной чертой,
Как будто бы в толпе вокзальной
Идёт слепой

Увы, меня не замечая,
Как будто бы меня в помине нет,
И сумрак, словно истина венчает
Весь этот белый, белый свет.

И жёлтая звезда его качает
Напялив на запястье острия,
И счастье неизменно уплывает,
И мы уходим. Ты и я.

23.10.2017

IL ME SEMBLE QUE LE BONHEUR S'EN VA

Il me semble que le bonheur s'en va.
Partent les bateaux et les trains,
Et dans le ciel le bleu sombre diminue
L'étoile jaune tragique.

Et les roses tombent du vase
Au cristal lourd de la table,
Tombent comme de la brume sur le lit,
Eaux troubles oubliées sur la vitre.

Je vois dans le silence légèrement brillant
Où demeure sa silhouette
Comme illusoire, artificielle
Sa trace figée.

Dans la nuit de cristal obscur
Semble une ligne de blanc,
Comme la foule dans une gare
Va à l'aveugle.

Hélas, moi pas vu,
Comme absent,
Et au crépuscule, comme si la vérité était sacrée,
Toute cette lumière blanche, blanche.

Et l'étoile jaune la secoue
Suspendue à la pointe de son poignet,
Et toujours le bonheur va s'en aller
Et nous partons. toi et moi.

УНЫЛЫЙ ДЕНЬ, УНЫЛЫЙ СУМПАК

Унылый день, унылый сумрак,
Печаль, лишь только и всего,
И город бровь свою наступил,
И за окном нет никого.

Жизнь замерла, и катит, катит
Свой время очень быстрый бег,
И не сказать ему, что хватит,
Что скоро ляжет первый снег.

И мы замёрзнет в нашем доме,
И так останемся навек,
И будет плакать очень долго
Какой то добрый человек.

И станем мы смотреть сквозь стекла,
И станет плавиться слеза,
И от мороза будут мокнуть
Всегда усталые глаза.

И тишина сожрёт привычно
Все то хорошее, что есть
В сердцах, в душе. И, как обычно,
Лениво скука будет есть.

7.01.2018

TRISTE JOUR, TRISTE SOIR

Triste jour, triste soir,
Tristesse, seulement tristesse.
La ville fronce les sourcils,
Et personne à la fenêtre.

Vie figée, et qui roule, roule
Son temps de très rapide course,
Et ne pas dire : cela suffit,
Bientôt la première neige se couchera.

Et nous gèlerons dans notre maison,
Et nous resterons ainsi à jamais,
Et pleurera très longtemps
Quelque gentille personne.

Et nous commencerons à regarder par la vitre,
Et les larmes se mettront à fondre,
Gelées elles deviendront humides,
Les yeux toujours las.

Et le silence engloutira le familier,
Tout ce qui est bien, tout ce qu'il y a
Dans le cœur, dans l'âme, et, comme d'habitude,
L'indolent ennui se mettra à manger.

ZHANNA LOSHMANOVA

Traduction : Gilles&John

POÈTES DE SERVICE

Sofia Rybkina

Elle s'appelle Sofia Rybkina, elle a 18 ans et habite à Saint-Pétersbourg. Elle est musicienne professionnelle, violoniste. Sa prose est publiée en Amérique dans la revue qui s'appelle "Slovo\Word" et elle est l'autrice du livre 'Parlant en vers' publié en Russie en 2016.

L'ÉTOILE

Tu regardes l'étoile.
Elle sourit, elle danse dans le ciel.
Roméo & Juliette, Jack & Rose :
l'histoire se ressemble à chaque fois,
se répète dans une certaine distance.

Le ciel, qui avait mâché des nuages
toute la journée, il est maintenant plein
de ces petites créatures brillantes et dorées.

Elles vont te montrer le chemin,
elles te guideront vers ta Juliette
qui t'attend dans sa propre Vérone.

Une étoile filante tombe,
brise, crie, s'efforce : fais un vœu, ami !
Juliette est loin,
Rosaline est aux côtés de toi,
rougissante dans sa séduction.

Ses lèvres sont deux pétales
qui appellent ton nom.
Roméo ! Estime sa beauté,
puisque c'est quelque chose que tu peux atteindre

à ce moment précis.

L'ESTHÉTIQUE

Je regarde par la fenêtre.
Un paysage uni que j'y vois,
il est plein d'une esthétique particulière.
Je le regarde en pensant :
le but est d'être un papillon,
pas un cafard aux yeux de Dieu.
Le but est de profiter de ce qui est donné.
Le bien passe généralement inaperçu,
on parle toujours du mal.
Ta vie est une image
dans le livre de l'univers,
le but est de passer inaperçu.
Peu importe la récompense,
la culpabilité est plus lourde que la magnanimité.
Ta vie est un monde minuscule
à l'intérieur du monstre géant.
Transforme ce monstre en bienfaiteur
en lui montrant ta propre générosité,
et il te donnera une estimation
de ton corps et ton esthétique.

LA CHAMADE

(basé sur le roman de Françoise Sagan)

Voici l'histoire. Une belle et jolie femme,
Elle brille, elle cherche, elle n'aime pas son amant.
Elle aime la vie, mais au-delà de l'âme
Elle n'est pas satisfaite complètement.

Voici un homme. âgé et respectueux,
Il tombe d'elle follement, éperdument ;
C'est quoi, la vie ? La blague, l'intrigue de Dieu.
La femme changeante s'en va comme le vent,

Elle tombe d'un jeune, c'est son nouvel amour,
L'ancien amant attend qu'elle mûrisse,
Car où il y a de la dèche, il n'y a pas de "toujours".
Une femme, c'est quoi ? C'est une provocatrice.

EN PLEINE TENDRESSE

En pleine tendresse, je te regarde,
La mer s'étale devant nous.
L'amour, c'est doux comme une grenade,
Les miracles, je les vois partout.

Je vois le ciel qui me sourit,
Je vois les nuages qui passent.
Le jour a rencontré la nuit,
Mais Dieu, il les efface.

Je vois le crépuscule noir,
Tu t'installes au balcon.
Le frôlement de ta moire,
Elle sonne comme une chanson.

Tout sera fini, c'est évident,
(Je vois le faux, le vrai).
Je te demande – auparavant –
De croire et de m'aimer

SISSI IMPÉRATRICE

T'es au-dessus du préjudice.
Comme la musique à mes oreilles,
Ta voix résonne exceptionnelle ;
Mon ange, Sissi Impératrice.

Les lois royales ne t'intéressent pas,
Ni vêtements, ni l'étiquette,
Et ces madames, et ces coquettes
T'exacerbent à chaque fois.

T'es un enfant de la nature,
De la prairie, de la forêt,
T'es pleine de flamme, de feu follet
Visible dans tes yeux azur,

Manifesté dans tes mouvements
Et accusé dans tes envies.
Entre mes doigts s'évade la vie ;

Je veux être toi pour un instant.

ROMY AU MIROIR

Les ombres tombent à contre-jour.
Tu te reflètes au miroir,
Les yeux d'azur, les lèvres rouges,
La femme des toiles de Renoir.

Tes doigts caressent la moire
De la couleur d'abricotier,
Et je boutonne ton collier.
Ma femme des toiles de Renoir.

Les lampes allument ton boudoir.
Tu jettes l' regard à ton allure,
Tu te délectes de ta parure ;
La femme des toiles de Renoir.

MON PORTRAIT

Qui est de pierre, qui consiste d'argile ;
Je suis d'argent, je brille, luis, scintille !
L'écume de mer, la fraude, la trahison ;
Je suis comme ça ! Sofia, c'est mon nom.

Qui consiste d'argile, est fait de chair.
Je suis – l'écume, je suis – l'étoile, si claire,
La mer et l'eau, c'est mon premier baptême,
En vol, je suis dans le Jardin d'eden.

Dans chaque cœur, dans chaque âme je vis
Avec ma volonté et mon caprice.
Mon heure est là. J'inspire, je ressuscite,
Ma voix sur terre est à jamais inscrite !

SOFIA RYBKINA

POÈTES DE SERVICE

Antoine Janot

Les artistes sont des pervers. En créant, ils pervertissent la réalité, ils la rendent triste et honteuse d'être aussi banale, ils la rendent mauvaise à nos yeux, pour nous faire comprendre qu'elle pourrait être plus belle.

J'aime les textes en minuscules, ceux qui trouvent leur force dans des détails et dans l'anodin, voire le familier ou le vulgaire. Les grandes phrases et les grandes expressions m'effraient plus qu'elles me touchent, sans doute parce que je me sens plus proche d'une sorte de «poésie de rue», plus simple et plus accessible.

ANTOINE JANOT

HISTOIRES COURTES

EXTRAITS

DIEU DANS UN MIROIR

Les chrétiens sont les plus narcissiques, ce sont les seuls dont le dieu unique est à l'image de l'homme. Ici nul dieu aux traits d'éléphant, de singe ou de dragon : Jésus a ma peau et ma taille, mes yeux et ma voix. Les chrétiens croient ce qu'ils voient, par conséquent ils croient en eux.

Si tu es musulman ou juif, ton dieu ne ressemble à rien. Tu n'as aucune matière sur laquelle poser tes prières : Dieu est à l'image de l'inconnu. Musulmans et juifs croient en ce qu'ils ne voient pas, par conséquent ils croient en l'imagination.

RÉVEIL BOLCHÉVIQUE

Une route donc du goudron
Du goudron donc un pont
Un pont donc un bout
Elle s'étale d'un bout à l'autre de l'horizon

La carcasse
Brille
Brille
Brille
Les veines nues
L'acier prêt à éclater
Une ville de tuyaux
Morts par milliers
Par millions grouillent sur les machines
Étouffent et serrent aussi fort
Qu'une liane par milliers
Par millions qui se ruent
Qui courent le métal
Qui tissent une ville morte
Un squelette aux cheminées fumantes, puantes,
Traînée sale tellement elle est grosse
L'usine crache et racle ce qui lui reste dans les veines
Racle
Elle respire encore
Immense
Un peu
Agonise
Grise

LE COMÉDIEN

Il jouait des sentiments sur scène
Mais ses sentiments à lui
Personne ne les connaissait
Pas même lui

Il prenait des cours d'émotions,
Ça lui coûtait cher.
À la fin, il aura même un diplôme,
Lui avait-on promis.
Il y croyait et travaillait dur
Espérant qu'un jour
Il en vivrait, des vraies.

Bon élève,
Il avait appris par coeur
L'amour, la haine et même la peur
Chez Shakespeare, Racine et tout un tas d'auteurs.
Bon élève,
Il observait le dehors comme on irait au zoo.
Les gens et leurs attitudes.
Les gens et leurs habitudes.
Il excellait dans cette science
L'esprit si vif qu'à peine effleuré
Le voilà déjà parti.

Bien sûr,
Il avait compris qu'il n'y avait pas meilleure arme
Contre le monde et contre lui-même
Que le silence.
Cet homme de sang-froid étouffait
Sa spontanéité
Qu'il craignait et qu'il avait appris à dompter.
Pourtant pudique à l'excès,
Il redoutait l'excès comme on redouterait de tomber.

Il jouait des sentiments sur scène
Mais ses sentiments à lui avaient le trac.
Tous se cachaient derrière un visage parfait,
Une élégance belle de simplicité,
Tous se cachaient dans cette âme sauvage,
Brute et magnifique,
De ce genre d'âme que l'on sait si rare
Que l'on ne pensait pas qu'elle existait
Ailleurs que dans les pièces de théâtre.

LA SOIF

Aux pieds, du goudron
À la main, du café
Je fume
Je marche
Une dame m'arrête, la ride distinguée
Vous auriez du café ?
l'acquiesce de surprise
Vous pourriez m'en verser un petit peu dans mon gobelet ?
Un gobelet en blanc et en plastique
Que je remplis jusqu'au demi-vidé
Je m'assois.
Dans son autre main,
Un paquet de vous pensez que je peux fumer une cigarette ?
Elle attend ma réponse
Toute la rue attend ma réponse
Oui bien sûr je pense
Elle s'assoit et fuma comme je n'avais jamais vu ça
Qu'on dirait qu'entre deux bouffées de tabac
Elle ne respirait pas
Elle fumait comme on téterait une mère
Qu'elle appelait maman et dont elle me parla souvent
Si assoiffée qu'elle avait arraché le filtre
Qui traînait comme un tétou par terre
Je peux fumer une autre cigarette ?
Elle attend ma réponse
Toute la rue attend ma réponse
Oui bien sûr je pense
D'accord, je vais fumer
Alors elle partit
Le goudron aux pieds
La main au café

NUAGE SUR PILOTIS

Assis, les bras croisés sur la table
Le fixant avec ses petits yeux durs et secs
Ne clignant jamais ses paupières grises
Son front inquiet et plissé par les rides
Il était assis face à son fils
Il était une statue triste sur laquelle la lumière tremblait de joie
De voir les ombres jouer avec les feuilles des arbres d'à côté

Le fils parlait, le père ne disait rien
Pas même un frémissement de lèvres
Son fils s'arrêta,
Sans doute fatigué que ses mots n'aient nulle part où aller.
Son fils regarda ailleurs
Peut-être son père était-il là, dans l'ailleurs
Car cela faisait déjà depuis longtemps maintenant
Que son oeil ne battait plus.

LES MORTS-VIVANTS

T'as la bouche en sang
Mais ce n'est pas du sang,
C'est un mélange de tabac, de calcium et de poudre
Qu'ils mâchent et qu'ils crachent à longueur de temps.
Une pâte d'un rouge si vif et gluant
Qu'elle dégouline d'entre tes dents.
Ils mâchent du sang,
Je croyais à des mourants,
Alors qu'ils ne sont que miséreux.

Dans les rues d'Inde,
Ça sent l'encens et la merde,
Le spirituel et le trop réel.

La misère, ici, elle est partout.
Elle est la nuit dans ces corps endormis,
Blottis contre la route ou contre le vide
À ne plus savoir qui de la peau ou de la terre
Respire sous les lampadaires.

Elle est la nuit dans ces minuscules trous d'obscurité
Où gisent quelques rêves
Et un néon.
Lumière blanche si pâle qu'elle n'atteint pas les murs noirs.
Pierres noircies par la saleté ou par la nuit, personne ne sait.
Tout ce qu'on voit ce sont ces brindilles d'hommes
Emmitouflés par l'humidité.
Ils se servent de cette chaleur moite comme d'un pyjama
Et, couchés par terre, ils rêvent encore.

La misère, ici, elle est le jour
Qui vend qui porte qui tire et qui crie
Qui vole qui pousse qui épie et qui pisse
Dans ces rues pavées de poussière
Il n'y a pas de silence
Il n'y a que des bruits qui hurlent sur des pieds nus
Dont deux gamins
Habillés en débris de tissus
Ils se tenaient au feu rouge
Ils se tenaient la main
Maquillés en clown, ils n'avaient pas plus de six ans
Ils gigotaient comme des enfants
Avec des cerceaux d'enfants

Et sans un sourire

Ils mendiaient droit dans mes yeux d'adulte

Les pauvres se tiennent le plus souvent en tailleur
Entre quatre murs d'à peine leur largeur
Et vendent ce qu'ils accrochent aux murs
Biscuits, fourchettes, lingerie, papier-toilette
Il y en a même qui pend du plafond.
Leur boutique à l'allure miniature
Se tient debout comme un cercueil
Dont les planches sont à vendre.

J'ai honte.
J'ai honte quand je prends un taxi-vélo et que le vieux qui
pédale
transpire tellement qu'il pourrait être mon grand-père. Avec
toutes ses rides et ses cheveux blancs, il ne voit plus rien alors
il
arrête de pédaler, descends de son vélo, et te tire-toi sur ton
chariot. Avec plus de cœur que n'importe quel âne et pour
moins d'un euro, je laisse un vieil homme épuisé porter la
moitié
de son âge.

J'ai honte encore quand un homme me poursuit à demi-corps.
Son buste sur une planche à roulettes,
Il implore à la force de ses bras qui poussent le bitume.
Et pour quelques centimes,
Moi le blanc sans cesse harcelé,
Sans cesse arnaqué et méprisé,
Je l'ignore.

Dans cette vie-là, tu n'as pas le temps de penser,
Tu as seulement le temps d'espérer.
Alors tu crois beaucoup
Et tu laisses aux plus fortunés
La liberté de choisir ce que tu crois,
Où tu crois, quand tu crois, en qui tu crois,
En espérant qu'eux pensent à toi.

ANTOINE JANOT
Extraits de Histoires courtes
Editions L'Harmattan

L'art comme école

par Nicolas Roméas

Parmi les éléments indispensables à la vie individuelle et collective des humains depuis les origines connues, il y en a un que l'on évoque rarement en tant que tel et qui est pourtant essentiel. On parle beaucoup, à juste titre, d'environnement, de géopolitique, de ce qui concourt à maintenir l'être humain en vie sans qu'il en vienne à s'autodétruire, que ce soit par des guerres, en surexploitant et polluant son biotope, ou encore, comme l'évoqua Boris Cyrulnik à propos d'autres espèces, en se développant à un point si excessif qu'il en perd les codes élémentaires de la vie de groupe. Mais l'élément que l'on omet régulièrement de mentionner, tant l'habitude nous pousse à croire qu'il appartient à une catégorie différente, c'est l'art.

Non l'art au sens que l'on donne habituellement à ce mot en l'afublant parfois d'un A majuscule (ou en sous-entendant cette majuscule) car, pour la doxa occidentale moderne, celui-ci ne peut être réellement approprié que par une minorité de la population. Ça n'est pas non plus ce qu'on appelle habituellement « culture » car, en dehors du fait que ce terme évoque irrésistiblement une accumulation de biens, fussent-ils immatériels, destinés à rester un luxe pour une majorité – sens qui fait écho à ce que Pierre Bourdieu nomma « capital symbolique » –, ce mot polysémique est trop imprécis dans son acception usuelle.

Alors, de quoi parlons-nous ? D'actions, de gestes – et/ou d'objets qui en sont la trace ou la scénographie –, collectifs ou produits en apparence par un seul, qui, en s'inscrivant dans la trame d'un tissu symbolique commun à l'ensemble d'une collectivité dans son histoire, son temps et son espace, agissent sur ce tissu à la manière d'un palimpseste pour en masquer certains fils, en faire ressortir d'autres et en ajouter de nouveaux, de façon à faire apparaître à ceux qui partagent cette trame quelque chose que les mots ne suffiraient à dire. Un indéterminé dont une partie nous est connue, mais qui a besoin de nous pour prendre forme, dont la seule et énigmatique détermination est le mot « art ». À propos d'art, Cornélius Castoriadis écrit qu'il s'agit de « donner forme au chaos ». Mais cette forme non finie est avant tout une *adresse*, elle a impérativement besoin de l'autre - y compris en soi - pour s'animer, et, de façon à la fois commune et pour chacun subtilement différente, lui proposer un sas, un nouveau point d'entrée et de départ pour ouvrir un chemin dans le chaos celé derrière toute expérience humaine...

La réponse du *regardeur*, comme dit Marcel Duchamp, lorsqu'il s'engouffre dans cet univers et le complète de ce qu'il est, peut n'être pas favorable ou confiante, elle fait partie intégrante du processus. Ce qui est en jeu, dans tout dialogue, c'est la transfor-

mation des deux parties. C'est dans cet entre-deux symbolique auquel manque une part qu'il nous revient de fournir, entre les mots, les sons et les images, entre l'émotion et un sens indicible bien que partagé, que nous tentons, non d'exprimer ou de décrypter un message, mais de renouveler notre regard. Ce renouvellement passe par le choix d'une entrée, la mise en valeur d'une partie du réel, offerte à la contemplation active. En ce qu'il apprend à poser une distance entre soi et son ressenti, à le laisser agir sans toujours pouvoir immédiatement y répondre, en ce qu'il utilise de façon profane le sacré (au sens premier de « séparé »), en un mot à se recueillir avant de réagir, le geste artistique est un attribut essentiel de l'humain. À condition que nous soyons d'accord, loin du transhumanisme, pour parler d'un être dont les caractéristiques premières sont le langage et son corollaire immédiat, la relation.

Le travail de l'art, parfois secrètement mais fondamentalement collectif, apprend à regarder différemment. C'est une action sur la totalité de l'être dont le véritable objet est de remettre en mouvement certaines fonctions endormies de cet être. En élargissant son champ, avec *l'art brut*, hors des sphères rétrécies de la profession, Jean Dubuffet voulait lui faire retrouver son horizon humain. « *L'art ne vient pas coucher dans les lits qu'on a faits pour lui ; il se sauve aussitôt qu'on prononce son nom* », disait-il, rappelant qu'il ne s'agit jamais d'un produit de consommation, mais d'un outil destiné à nous agir dont les effets ne peuvent, par définition, être déterminés d'avance. Dans ce sillage, on comprend que la finalité de l'art, si elle ne doit jamais être commerciale ou se contenter de fournir de la valeur ajoutée à une « élite », ne peut pas plus être seulement thérapeutique, sociale, ou politique. Pour la raison qu'il doit être tout cela à la fois. S'attaquer à des difficultés qui nécessitent l'invention de langages, voilà ce qu'il sait faire. Les œuvres qui nous traversent, chacun en a l'expérience intime – sinon la notion d'art en serait réduite à son acception la plus étriquée et les possibles qu'elle veut ouvrir définitivement effacés de notre contexte de vie –, remplissent, lorsqu'elles le font, un rôle d'apprentissage. Elles agissent réellement sur nous, en éveillant, en inscrivant en nous et en nous enseignant, une façon de percevoir où la sensibilité et l'intellect sont indissolublement liés, qui ne peut se réduire à la seule compréhension et qui s'adresse autant à une personne qu'à l'ensemble du groupe culturel auquel elle appartient. Un mode de perception qui tire sa force et sa faiblesse de ne pas être balisé par des catégories utilitaristes. Pourquoi s'agit-il d'un apprentissage, et d'un apprentissage de la vie elle-même ? Parce que ce regard neuf qui s'ouvre et se découvre peut ensuite être porté sur tout autre chose, sur chaque chose. On pourrait dire en un sens que la religion a parfois joué un rôle assez proche, initiatique, et l'on connaît, dans notre histoire, les nombreux liens entre ces domaines.

Or, l'intérêt spécifique de celui-ci, c'est qu'il ne s'agit précisément pas de religion, mais d'un acte profane, libre des codes et des appareils d'une liturgie, dans lequel le *sacré* prend un sens utilisable au quotidien qui lui confère une opérativité sur tous les

aspects de la vie. Cet outil méconnu, dont les seuls équivalents en termes de bouleversement du regard sont la spiritualité et la relation amoureuse, permet de creuser dans l'être l'espace d'une « gratuité » dotée de valeur. Rien de gratuit dans cette gratuité. Cet espace ne correspondant à aucune utilité reconnue permet d'appréhender des éléments sans usage immédiat, parmi lesquels ce qu'on nomme la « beauté », mystérieuse qualité dont Pierre Rabhi rappelle, à propos de nature, qu'elle est nécessaire à la vie humaine.

C'est pourquoi nous parlons d'une fonction anthropologique majeure qui participe de la construction de l'être. Présente à l'état latent chez chacun, celle-ci peut être développée ou s'atrophier sous l'effet conjugué d'un manque de capacité d'attention dont a très bien parlé Yves Citton, d'un manque de temps, de la raréfaction des espaces propices aux échanges, d'un usage immodéré de la communication informatique et d'une chute de l'importance accordée dans cette civilisation à la pensée comme, de façon globale, aux éléments immatériels dépourvus de valeur monétaire, ou plus généralement, dirait le psychanalyste Roland Gori, *quantitative*.

Nous constatons chaque jour, autour de nous, les signes avant-coureurs d'une atrophie qui touche aux fonctions humaines les plus essentielles permettant d'entrer en contact avec l'autre. Lorsque la relation à autrui ne dispose plus de cette dimension de « gratuité », on peut dire, pour employer un langage aujourd'hui répandu, que l'autre, aussi, s'approche dangereusement de l'état de « marchandise ».

Pour créer ce courant grâce auquel on gagne cet entre-deux propice à la libération des forces de l'imaginaire, il faut s'extraire d'un langage abîmé, limité, appauvri, pour investir un espace d'expression symbolique non strictement déterminé. Comme Platon disait du symbole qu'il était à la recherche de sa part manquante, cette moitié complémentaire qui ne sera jamais exactement la même, puisqu'elle dépend des caractéristiques de celui qui reçoit (et construit à partir de cette réception), aucun dialogue réel ne peut laisser préjuger de la réponse donnée à une question. C'est ainsi que travaillent les artistes conscients de leur rôle. Là où la langue courante ne suffit plus à dire ce qui se passe, ils inventent des langages à partir d'un univers mental commun. Et ces langages, en prenant place dans cet univers, nous forcent à développer en nous la même capacité. Qu'on pense aux improvisations de jazz. Dialogue sans question ni réponse qui permet de renouer avec nos vagues intérieures.

Échapper au cercle fermé de notions utilitaires d'où l'imaginaire est exclu, entrer dans un mode relationnel qui ouvre du possible, fertiliser l'esprit de l'interlocuteur en créant de nouvelles connexions neuronales, est donc une fonction essentielle. Poten-

tiellement active en chaque « individu », elle est en même temps politique, au sens profond du mot. Elle agit, simultanément et indissociablement, sur la relation entre humains et entre l'individu et le monde. En développant en nous cette autre dimension de perception : entre les mots, entre les pensées construites avec des mots, entre les sentiments tels que transmis à l'intérieur d'une culture, on accorde à cette perception la capacité d'oser ne pas aboutir à un savoir, mais d'avancer sans peur vers l'inconnu. Ce à quoi l'on donne le beau nom d'« invention ». Avancer vers l'inconnu sans être tenaillé par la crainte, un inconnu devenu bienveillant, placé sous la protection de cet abri symbolique nommé « art ». On ne peut donc ignorer la nature essentiellement collective de l'art, y compris lorsque la riche matrice qui le sous-tend est momentanément masquée par la figure (ou la signature) d'une personnalité qui lui donne accès à la reconnaissance publique. C'est la relation elle-même qui se travaille comme apprentissage de la navigation dans les méandres d'un contexte culturel, ce tissu dont chaque individu, comme l'écrit François Roustang, est l'un des nœuds, relié à chaque fil qui le constitue. C'est ce qui permet à l'individu en question, en s'appropriant sa place dans ce tissu, d'agir simultanément sur ce qu'il est et son contexte de vie. C'est ce que l'on appelle parfois du mot usé de créativité, tentative de nommer un mode d'être qui n'appartient en propre à personne, mais à tous ceux qui en sont à la fois les constituants et les acteurs potentiels.

C'est à cet endroit que l'art s'adresse à nous, c'est ce qu'il nous apprend à faire. Il en est l'école.

Encore faut-il que le dialogue reprenne vie, que ses formes puissent évoluer sous l'influence des membres de la collectivité dont il émane, qu'il échappe à la seule emprise des experts, qu'il se remette lui-même en question dans son usage réellement politique, en dehors de toute coterie. Parler d'« accès à l'art », comme parfois le font les âmes les mieux intentionnées, n'est jamais suffisant. Car, sous peine de retomber dans la vision « bourgeoise » d'une manne venue d'un « en haut » inaccessible qui se répandrait ensuite généreusement sur le « peuple », il faut d'abord savoir d'où il vient et comment il se crée. Avant de souhaiter l'accès de tous au monde de l'art, il faut inverser la proposition : a-t-il encore accès à sa source populaire, ou comme le dit Bernard Stiegler, se développe-t-il de plus en plus souvent « hors-sol », sur le modèle des cultures hydroponiques ? L'enjeu est de taille. Il s'agit, contre la déshumanisation de l'humain, de redonner au geste artistique sa place et sa puissance réelles en tant qu'acteur de notre évolution. C'est pourquoi, loin de toute notion de divertissement et en tâchant de résister à une pseudo « excellence artistique » faussement hiérarchisante, à leur appropriation par une « élite » à fins d'accumulation de « capital symbolique », ou pire, de réduction à l'état de produit commercial, notre société doit rendre à ces pratiques leur sens d'outils indispensables à la construction de l'être humain.

C'est ce qu'un certain nombre de gens ont porté dans ce pays au sortir de la dernière guerre mondiale, avec le puissant élan

démocratique impulsé par le Conseil National de la Résistance, le mouvement de l'éducation populaire puis l'aventure de la décentralisation théâtrale, avec Jeanne Laurent, Vilar, Avignon, le TNP, etc. Car, lorsqu'il s'agit de recoudre de profondes déchirures, les pratiques de l'art reprennent momentanément leur raison d'être aux yeux des politiques. Quoi de mieux pour réparer les blessures d'une nation, qu'une communauté humaine réunie dans l'émotion partagée de grands moments de théâtre, de danse ou de musique ?

En dehors de ces périodes de grands bouleversements, la tendance de nos sociétés à soumettre les outils du symbolique à la domination de la quantité et du chiffre ne manque jamais de reprendre le dessus. Et l'art perd peu à peu la puissance qu'on lui avait momentanément reconnue. Le statut de l'artiste en Occident s'est tellement éloigné, coupé de la vie ordinaire, qu'on a de plus en plus de mal à comprendre sa vraie fonction. Il possède des langages, oui, et il en invente, mais ces langages ne sont pas (ou plus) un bien commun, ils sont le lot d'une minorité de classe - ou de caste. L'art, dans ces conditions, ne peut évidemment pas travailler la matière de la société entière.

Il perd son usage politique et peut être utilisé à des fins contraires à son rôle véritable. Par exemple, à ce que Pierre Bourdieu nommait la «distinction». Jean Vilar, qui savait le rôle politique de l'art, disait que pour qu'une pièce fonctionne bien, il faut que la société entière soit représentée dans la salle.

C'est ce qu'a essayé de nous faire entendre Jean Dubuffet en faisant émerger la notion d'*art brut*, l'art des inadaptés, ceux dont la parole nous importe particulièrement parce qu'ils sont les témoins de ce que nous ressentons tous sans pouvoir vraiment l'assumer ni l'exprimer. Et c'est aussi à sa façon ce que Mircea Eliade nous explique dans plusieurs ouvrages, lorsqu'il évoque le rôle des chamans dans de nombreuses civilisations dites «premières» : ceux qui manient moins bien les règles de la vie en société - précisément parce que ce manque reste en eux -, en savent plus sur notre humanité, ou du moins peuvent nous en dire plus.

Nous n'avons pas encore tout à fait perdu l'idée de la nécessité vitale de l'altérité, de la rencontre, de l'étonnement, voire du bouleversement. Face à la machine ultralibérale, nous retrouvons des traces de cette nécessité portée par l'artiste dans de nombreux gestes, de nombreuses actions qui résistent à la déshumanisation générale, chez toutes sortes de gens, des jardiniers, des urbanistes, des psychanalystes, des philosophes, des rêveurs de la politique, mais rarement dans le monde dit «de l'art», qui s'éloigne souvent de la profonde et simple réalité de nos existences, dévie de plus en plus vers la fallacieuse notion d'«élite», ou disparaît dans une industrie qui tend à le standardiser et donc à le faire disparaître.

Souvent, on répugne à utiliser le mot «outil» pour qualifier l'art. Nous avons tenté, de diverses façons, avec mon équipe, pendant plus d'une vingtaine d'années, de réhabiliter cette notion difficile à défendre, en incitant à l'envisager dans sa noblesse. Oui, d'un point de vue politique, sociologique et finalement anthropologique, l'art répond à un besoin profond et essentiel de l'être humain. Oui, il sert à quelque chose, et à quelque chose de très important. Sinon pourquoi cette activité mystérieuse aux contours flous, aurait-elle pris naissance dans toutes les cultures humaines sans exception ? Pourquoi leur a-t-elle été et leur est-elle indispensable ? Parce que l'efficacité de cet outil se situe dans la *relation*, dans l'entre-deux, hors des catégories habituelles. Mais cette notion d'*utilité* ne doit pas réduire la portée du geste artistique à une visée «utilitaire» au sens péjoratif du mot. L'outil dont nous parlons sert à agir sur l'être et sur le groupe, en franchissant les frontières des cadres mentaux en usage dans notre vie quotidienne. Plus de vingt ans d'exploration des relations art/société dans des lieux où les spécialistes ne s'aventurent pas souvent, nous ont permis de comprendre de façon empirique le rôle que peut et doit jouer cet outil à l'intérieur du groupe humain, qui n'est pas uniquement destiné à être contemplé et admiré, qui n'a aucune vocation à s'inscrire dans un marché, mais dont la raison d'être est de déplacer, d'approfondir, d'affiner le regard que nous portons collectivement sur le monde.

On voit, on comprend, on pressent, on perçoit clairement que l'art remplit son rôle lorsqu'il agit dans les lieux de difficultés où il répond à une nécessité, dans les prisons, dans les hôpitaux psychiatriques, ou aussi dans la «jungle» de Calais, tous ces lieux où plasticiens, gens de théâtre et musiciens ont compris qu'il leur fallait aller, où dans un élan partagé s'imaginent des fresques et des formes plastiques, où jaillit de la poésie et du sens. On voit, on ressent, on comprend immédiatement qu'il répond réellement à quelque chose. On voit qu'il naît d'une nécessité, qu'il est poussé par une nécessité, qu'il répond à une nécessité. Et qu'il produit alors souvent de la fulgurance, et une communauté d'esprits, en créant une forme où le sens et ce qu'on appelle beauté ne peuvent être disjoints. On voit alors que l'art est un puissant levier, on voit qu'il ne peut absolument pas s'agir d'une production à consommer, mais d'un outil essentiel au fonctionnement de toute collectivité, à la santé de toute culture.

NICOLAS ROMÉAS

Ancien journaliste et producteur à France Culture, auteur. Acteur culturel et rédacteur dans de nombreuses publications et radios, ancien animateur de la revue culturelle *Cassandra/Horschamp* sous l'égide de l'association éponyme. Nicolas Roméas est aujourd'hui l'un des contributeurs bénévoles du site *L'Insatiable* (www.linsatiable.org) en tant que rédacteur en chef et écrit pour plusieurs publications périodiques.

BUREAU DE TRADUCTION

RAMBAM WAS HERE

The house remains lonely and sighs
On the dark street of Fez Medina
Pools of ancient music evaporate
The door slightly opens into a Chinese restaurant
Empty, two Moroccan workers side by side
A plaque outside, translated by our guide
"Here lived the scholar of medieval times
Maimonides in exile from Cordoba
Rambam--Moses ben Maimon
Transcribed Mishna commentary
Translated old dusty manuscripts
A doctor trapped by destiny
Healing others in order to survive
Losing his brother, his fortune
In the darkness of the seas
Unable to accept consolation
Long caravans to Egypt
Some said that he was the last
Descendent of King David
He compiled 13 principles of faith
Concluding universally that
The purpose of the human race,
Of each woman and man,
Is to become prophets of their own fate.

RAMBAM ÉTAIT LÀ

La maison reste seule et soupire
Dans la rue sombre de la Fez Medina
Des bassins de musique ancienne s'évaporent
La porte s'entrouvre sur un restaurant chinois
vide, deux employés marocains côte à côte
Une plaque à l'extérieur, traduite par notre guide
« Ici vivait l'érudit des temps médiévaux
Maimonides en exil de Cordoue
Rambam-Moses ben Maimon »
Transcription d'un commentaire de Mishna
Traduit d'un vieux manuscrit poussiéreux
Un docteur piégé par le destin
Ayant guéri les autres pour survivre
Ayant perdu son frère, sa fortune
Dans l'obscurité des mers
Incapable d'accepter la consolation`
De longues caravanes vers l'Egypte
Certains ont dit qu'il était le dernier
Descendant du roi David
Il compila treize principes de foi
Concluant universellement que
Le but de l'espèce humaine,
De chaque femme et de chaque homme,
Est de devenir prophètes de leur propre destin.

VALÉRY OISTÉANU

Traduction de Gilles&John

EYE-MOON CRESCENT IN MOROCCO

The eyelid of the moon just opened
The wind is never quiet in the desert
Dunes of no return, caravans not ever stopping
Where rain falls invisible leaving no trace

Shape shifting humps reveal a sphinx
At the edge of a hill beside the fire
As still the blind Berber quietly drums
Recalling words in a Punic language

The winds grow louder as one stops
Sahara silhouettes from Tuareg past
Morocco loco, windy, stormy sounds of Joujouka
Paul Bowls and Brion Gysin conducting

A belly dancer gyrates with snakes in her hair
The dervish circle of drummers burning the cacti
Gnawa and Maghreb beats, drums, clickety-clacks
Over the dried palm trees, crazy in their inner dazzle

Sand-mountains, sand-falls, the waterfalls of sand
Sliding through the hourglass funnel, skipping a millennium
As the dead are still waiting their turn
A long string of camels disappearing in the distance

CROISSANT D'OEIL DE LUNE AU MAROC

La paupière de la lune vient de s'ouvrir
Le vent n'est jamais calme dans le désert
Dunes de non-retour, caravanes qui ne s'arrêtent jamais
Où la pluie tombe invisible ne laissant nulle trace

Les bosses aux formes changeantes révèlent un sphinx
Au bord d'une colline près du feu
Comme toujours le berbère aveugle doucement tambourine
Évoquant des mots d'une langue punique

Les vents viennent plus fort quand on s'arrête
Silhouettes sahariennes d'un passé touareg
Morocco loco, sons venteux, orageux de Joujouka
Paul Bowls et Brion Gysin en chefs d'orchestre

Une danseuse du ventre tournoie, des serpents dans les
cheveux
Le cercle derviche des tambours brûle les cactus
Gwana et le Maghreb frappent, tambourinent et cliquètent
Au-dessus des palmiers secs, fous d'éblouissement

Les montagnes de sable, les cascades de sable, les cataractes
de sable
Glissent dans l'entonnoir du sablier, sautent un millénaire
Comme des morts attendant encore leur tour
Une longue chaîne de chameaux disparaît au loin

VALÉRY OISTÉANU

Traduction de Gilles&John

THIS POEM WENT THROUGH ME

Garibaldi is walking small dogs
In Washington Square park
Clouds searching, birds watching
I can hear myself thinking aloud
Magnolias are blooming wildly
Bleeding colors on the passing tourists
Coffee in hand, earbuds, hoodies
Cityscape breaks above like metal weeds
on the edge of an afternoon tuba shouting
from a jazz band near the fountain,
Giant soap bubbles floating through the Tarot reader
wearing a grey dunce-wizard hat, eyes closed
The black & white ghost of Andre Kertez
Jumps from the roof of a building
Overlooking the park from Fifth avenue
shooting pictures while falling through time
The shape of an angry spring wind
Blows away all my contradictions
The loneliness of a poet in a crowded park
Writing a poem escaping from his soul.

CE POÈME M'A TRAVERSÉ

Garibaldi promène ses petits chiens
Dans le parc de Washington square
Poursuivant les nuages, observant les oiseaux
J'arrive à m'entendre penser tout haut
Les magnolias fleurissent sauvagement
Couleurs sanguinolentes sur les touristes de passage
Café à la main, oreillettes, capuche
Au-dessus le paysage urbain se brise en herbes métalliques
En bord d'après-midi quand le tuba
D'un groupe de jazz crie près de la fontaine
Des bulles de savon géantes traversent en flottant le tireur de
tarot
Au bonnet de sorcier d'âne gris, aux yeux fermés
Le fantôme black&white d'André Kertez
Saute du sommet d'un building
Avec vue sur le parc depuis la cinquième avenue
Prendre des photos tout en tombant du temps
La forme d'un vent de printemps en colère
Ça efface toutes mes contradictions
La solitude d'un poète dans un parc bondé
Écrire un poème s'échappant de son âme

VALÉRY OISTÉANU

Traduction de Gilles&John

ALL'OSTERIA DELL'AMORE SOLIDO

Piccolo amore mio, solido, tu, oggi, cadevi
e io non c'ero, a sostenerti, coi miei bicipiti aggressivi
di barbaro delle foreste del Nord, la faccia dipinta di azzurro,
distesi nello spasmodico *berserksgangr* del bere dal cranio dei
vinti,
inizia tutto con un tremolio, il battere dei denti e una
sensazione di freddo,
rabbia immensa e desiderio di assalire il nemico.

Piccolo amore mio, fragile, tu, oggi, cadevi,
e c'è un'osteria dietro casa nostra, tutta brianzola, il tuo nuovo
mondo,
c'è un'osteria che serve cento e cento tipi di risotti
da spalmare sulle tue ferite e sulle tue ginocchia sbucciate,
dove io, uomo tassativo, riesco ancora ad interpretare ogni
oscurità ambrata
nei tuoi occhi da bimba saggia, a manipolare il caleidoscopio
delle tue iridi,
scoprendo, volontariamente, il fianco alla daga della tua antica
lucidità.

Se non è un'osteria, il nostro amore, ci assomiglia: mangiamo
e viviamo,
retribuendoci, a vicenda, vittorie e sconfitte, *hôtellerie*,
viaiamo e mangiamo,
finché l'oste *Godan*, il dio dei «poeti» ostinati, sbattendo un
boccale di idromele sul tavolo
non ci inviti a danzare al Walhalla, Mocambo *a contrario*,
danzare lontani, alla fine dei mondi,
tu tornerai alla freschezza semplice del tuo mare, ondivaga
Sirena caetana di sabbia,
e a me non graverà sullo zinco la terra umida di nebbia della
valle senza salite o discese.

Nelle antiche osterie dell'amore solido continuano a mescolare
nebbia e acqua-di-mare,
fuori temporaleggia, fulmini e tuoni, liquefatto dal nubifragio
tutto si stinge,
e noi, mangiamo e viviamo, viaiamo e mangiamo, al riparo,
nella nostra riserva di felicità,
consapevoli che, restando sospesi nell'aria, a lungo andare,
i cristalli di ghiaccio brumosi confluiranno nel mare.

AU BISTROT DE L'AMOUR SOLIDE

Mon petit amour, solide, aujourd'hui tu tombais,
et je n'étais pas là à te soutenir avec mes biceps agressifs
de barbare des forêts du Nord, la figure peinte de bleu,
couché par le spasmodique *berserksgangr* à boire dans les
crânes des vaincus,
tout commence par un tremblement, par un claquement de
dents et une sensation de froid,
une colère immense et un désir d'envahir l'ennemi.

Mon petit amour, fragile, aujourd'hui tu tombais,
il y a un bistrot derrière notre maison, un bistrot de Brianza,
ton nouveau monde,
un bistrot qui sert mille sortes de risottos
à étaler sur tes blessures et sur tes genoux pelés,
où, homme péremptoire, j'arrive encore à interpréter chaque
oscurité ambrée
en tes yeux d'enfant sage, à manipuler le kaléidoscope de tes
iris,
en découvrant, volontairement, le flanc à la dague de ta clarté
arctique.

Si ce n'est pas un bistrot, notre amour, il y ressemble: nous
mangeons et nous vivons,
en nous rétribuant à l'événement, victoires et défaites,
hôtellerie, nous allons et venons et mangeons,
autant que le patron *Odin*, le dieu des «poètes» obstinés,
cognant une cruche d'hydromel sur la table,
il ne nous invite pas à danser au Walhalla, au Mocambo *a contrario*, dansers lointains, de la fin des mondes,
tu reviendras à la fraîcheur simple de ta mer, ondulante Sirène
des sables de Gaète
et pour moi, elle ne pèsera plus sur le zinc, la terre humide du
brouillard de la vallée sans montées ni descentes.

Dans les anciens bistrots de l'amour solide ils continuent à
verser brouillard et eau de-mer,
hors temporalité, foudres et tonnerres, liquéfié par l'ouragan
tout s'en va,
et nous mangeons et nous vivons, nous allons et venons et
mangeons, à l'abri, dans notre réserve de bonheur,
conscients qu'en restant suspendus en l'air et longtemps allés,
les cristaux de glace brumeuse conflueront dans la mer.

IVAN POZZONI

Traduction de Pierre Lamarque

MAMMA, SONO UN AUTISTICO

Mamma, sono un autistico, non un autistico dell'azienda
trasporti municipale
so che nel tuo cuore di madre hai sempre sognato di
sistemarmi da statale,
senza la preoccupazione del cartellino da timbrare e della
disoccupazione
a fare diciotto ore a settimana, tre mesi in ferie, con l'ansia di
defiscalizzare la ripetizione.

Mamma, sono un autistico, la sfiga ha deciso di incoronare, me,
scrittore
no, ma', non scrivo rimedi terapeutici, senza fattura, come il
dottore,
ti ho spiegato cento volte che mi occupo di endiadi e
allitterazioni
dialogo, ogni notte, coi fantasmi e comunico coi marziani,
e, oramai, come il Villa, no ma', non il *prestinè* di via Mentana
mischio latino, dialetto, italiano medio da navigata cortigiana.

Mamma, sono un autistico, discetto in distico, o in anapestico,
ma va', che hai capito, non sono mica diventato spastico,
al massimo flessibile ed elastico, lo dice anche la troika,
sbattuto nella vita con un razzo come fossi Laika,
vittima della mancanza di comunicazione dell'ambiente
artistico
inchiodate, all'incontrario, sul mio cenotafio l'epitafio: «Qui
giace un autistico»,
siccome nessuno riesce a prendermi in qualsiasi verso
o ma', *nun scassà o'cazz*, sono un diverso.

MAMAN, JE SUIS UN AUTISTE

Maman je suis un autiste, pas un autiste d'entreprise de
transport municipal,
je sais qu'en ton cœur de mère tu as toujours rêvé de me caser
dans l'état,
sans se soucier de pointer et du chômage
faire dix-huit heures par semaine, trois mois de congés, avec
l'inquiétude de la répétition à défiscaliser.

Maman je suis un autiste, le sfiga a décidé de me couronner,
moi, écrivain
non, mam', je ne rédige pas des potions thérapeutiques, sans
facture comme le docteur,
je t'ai expliqué cent fois que je m'occupe d'hendiadys et
d'allitérations
je dialogue, chaque nuit, avec les fantômes et je communique
avec les martiens,
et, maintenant, comme le Villa, non mam', pas le boulanger de
la rue Mentana
je mêle latin, dialecte, italien moyen comme une courtisane
expérimentée.

Maman je suis un autiste, discoureur en distique, ou en
anapestique,
mais va, qu'est-ce que tu as compris, je ne suis pas devenu
spastique
pas du tout, à la limite flexible et élastique, comme le veut la
troïka,
jeté dans la vie telle Laïka dans sa fusée,
victime du manque de communication du milieu artistique,
clouez, de travers, sur mon cénotaphe, l'épithaphe : « ci-git un
autiste »,
et comme personne n'arrive à me rattraper en n'importe quel
vers
o mam', *lâche-moi un peu*, je suis différent.

IVAN POZZONI

Traduction de Pierre Lamarque

SÉQUENCES

MARC SOULIÉ

LES MOTS, LES TENDRES MOTS

Sur les longs chemins de tristesse
Des rayons oranges tombent sur la vie
Et donnent d'étranges visages.

Nous sommes toujours étonnés
De voir des mains apparaître
Dans des horizons si tristes
Mais les promesses sont au fond du ciel.

Des regards bouleversés
Qui retournent la nuit
Et changent l'ombre
En robe d'or.

Tu reviendras du plus loin
Apaisé/e.

Petite dame
Qui va son pas
Petite dame
Aux fleurs ouvertes
Petite dame

Si loin

Sous les pleurs
Petite dame
Sous un parapluie
Qui avance
Petite dame
Qui a souri

Au passage,
Tout est signalé
Et tu attends

Tu attends
Les arbres sont

Une consolation

Car au vent ils tournent

Le regard et rien n'est jamais perdu
Au monde ils se donnent
Aussi rien n'est jamais perdu

Entre temps gris perdu

Et gestes à peine accomplis

Tu ressens tout ce qui a pu disparaître
Et le temps s'écoule entre toi et le monde.

MARC SOULIÉ

PIERRE LAMARQUE

Je voudrais suggérer qu'il ne s'agit pas d'une coïncidence si ce déclin supposé des arts, des élites et de la critique survient au moment-même où, dans l'histoire, il y a eu un dénigrement global de la nature humaine. Je suis né en 1949.

Comment je suis venu à la poésie... je crois que c'est familial... mon père écrivait de la poésie, imitée des troubadours français et du style de F. Villon ... Ma mère a aussi écrit des petites choses comme mon père, mais plutôt de la prose... je me souviens que quand j'étais enfant je jouais à taper sur le clavier d'une machine à écrire, pour moi seul, la première page d'un journal quotidien fictif, en faisant des jeux de mots dans les titres...

quand je fus plus âgé j'écrivis des notes dans un carnet, destinées à être un jour enfouies dans le sable d'une plage au bord de l'océan... je me souviens de tout ça... arrivé à l'âge adulte je me suis franchement tourné vers la littérature et j'ai commencé à écrire naïvement des poèmes courts... j'ai approfondi par la suite le concept de brièveté (c'est dans un espace restreint à quelques mots que la pensée poétique se déploie le mieux), et j'ai créé ce que j'appelle les po..., des demi-poèmes en quelque sorte...Aujourd'hui j'écris des po et je suis revenu aussi à des poèmes très brefs, pour affirmer mon goût minimaliste... la différence entre un po et un poème très bref tient à peu de chose. Dans le po il n'y a pas de titre et pas de point final, entre po et poème très bref la différence est ténue...Grâce à la revue de poésie et à internet, je me suis mis à aimer aussi traduire des poèmes, et suis entré en correspondance avec des poètes de tous pays..

Je veux dire combien la disparition de mon ami Stephan, au bout d'un an d'évolution d'un lymphome malin lié au sida, à provoqué en moi un désir d'aller dans les librairies pour lire et étudier la poésie, la philosophie, les essais, la critique, les romans, les nouvelles, etc. : la littérature française et traduite en français...

Et pour écrire mes premiers poèmes...

La mort de quelqu'un de très précieux dans ma vie pendant huit ans a provoqué en moi à cette époque une réaction énergique et douce, salubre, et j'ai pu échapper plus facilement à la dépression grâce à la librairie La machine à lire, à la librairie Mollat, à la librairie Olympique et aux bouquinistes... j'ai depuis cette époque accumulé une bibliothèque qui fait le tour des murs de mon bureau, et qui m'a obligé récemment à installer une bibliothèque Ikéa dans le salon...

337/ 360

337

Vous êtes embarquée

Vous êtes embarqué,
rive droite, rive gauche
bateau au centre, pont à l'horizon
bel estuaire, belle nuit, douce nuit
à demain.

338

27 février 2019

27 février 2019, vers dix heures,
quand le soleil commence à inonder le
jardin d'oiseaux.

339

vider la pelle
balayer le seau

340

jhe ne pzaucv rjirn dijker
var je sduisd epousdoptrouflés

341

Traces

Fait pas froid, seulement frais
sur la terrasse, et gris, premières fleurs,
roses, jaunes, blanches, mauves, traces
de vert.

342

pas une banque
pas un chat

343

Tu parlais de cette date dans ton sommeil

Je ne sais pas, tu parlais d'un échange
risqué.

Tu murmurais que tu rêvais de tuer.
Tu ne faisais plus que marmonner.
Et peut-être crachais-tu contre le vent.

344

Photo

Le chaos de cette table basse
représente notre égo brisé.
N'oubliez pas d'enlever les miettes.

345

Puis

On peut le voir décoller
et s'envoler à 50.000 km de distance.

346

trois autres

347

Parfois je rêve que je vole.
Je commence par courir très vite.

348

to send to your friends
de la poésie, now

349

Le profit financier n'est rien comparé au profit intellectuel

L'excès de monnaie et le manque de
monnaie font
miroiter les faces de la lame.
Et ce n'est pas tout.

350

une source
une source

351

n'était-ce pas assez cruelle destinée

352

cisaille
grisaille

353

aujourd'hui nous parlons
de la distance du sujet
et de l'épaisseur du coffre

354

hop

355

Словно

C'est incroyable comme la langue russe
a l'air d'un petit animal tout chaud
qui tourne dans la bouche.

356

ABCD

A c'est mon bureau
B c'est l'endroit où le canard
né à cause d'une feuille dans le vent
s'est cogné contre la vitre
C c'est l'endroit d'où je l'ai regardé
D c'est le verre brisé.

357

Le poème

Une trace d'encre sur ton poignet.
Une bosse dans la poche de ta veste.

358

Ici

Je suis revenu
à cause de ce que j'ai vu dans le futur.

Cherchant une compréhension
de qui nous sommes et d'où nous venons.

Et à cause de ce message sec
que tu as laissé sur mon répondeur.

On ne quitte pas ceux qu'on aime.

359

mot, pâte, cuisson, dégustation

360

Petite boule de glace

Suis-je bonne
et à point

PIERRE LAMARQUE.

PATRICE PARTHENAY

Slogans entendus lors la manifestation des jeunes pour le climat le 15 mars 2019 à Paris :

- Je ferai mes devoirs quand vous ferez les vôtres
- Je sèche comme la planète
- Plus de banquise, moins de banquiers
- Votre planète est bleue ou saignante
- Prenez nos responsabilités, pas notre avenir.
- Il est de temps de commencer à paniquer.
- En 2050 vous serez morts, pas nous.
- Et je voudrais que tu te rappelles
- Que notre planète n'est pas éternelle.

POÈTES DU MONDE

ET JE SENS

J'écoute :
sans bruit,
comme un malade de son lit,
un nerf vient de sauter par terre.

Et je sens
que « je »
suis pour moi trop étroit.
Quelqu'un obstinément cherche à sortir de moi.

Laissez-moi prendre appui sur mes côtes.
Je saute ! Je saute ! Je saute !
Écroulées.
On ne saute pas hors de son cœur.

Mon dernier cri –
Toi au moins
Dis que je brûle
Par ta plainte dans les siècles.

Silence.

L'univers dort,
L'oreille énorme posée
Sur sa patte mitée d'étoiles.

VLADIMIR MAÏAKOVSKI
Extraits de « Le Nuage en pantalon »
Traduction de Christian David
Poésie/ Gallimard

E-POÉSIES

Horizons courbés, phare éteint
Palier d'écume, montée des eaux
Internement, lumière sous clé,
Fond de puits, croissance difforme
Enivrement, encoche végétale
Aversion radicale.

LAURENCE HUOT

Encre de verre, entre deux verts, brosses et soies naturelles
Coulées sympathiques, toile cirée, décors acryliques, cliché.
Structures de lierre, soleil d'hier, hiver aspérité.
Encre de verre misère, sur quels critères les illettrés sont-ils évalués ?
Sur leurs grimaces, la couleur de leurs pieds, la forme de leurs nez ?
Encre de terre, richesse de désert, humilité.

LAURENCE HUOT

BLANC

Flottant, au loin, petite mousse,
Poussant, elle s'élève, là,
Au-dessus du champ de blés,
Elle naît air, elle grandit mouton,
Elle transperce l'espace.
Tombant, flottant,
Au-dessus des vertes mousses,
Elle les couvre d'un voile,
Voile frais, voile froid,
Douce protection.

ADRIEN BARRIER

CAVIAR

une girafe qui mange du caviar est une girafe volante en fait

C'est honnête en fait, je peux comprendre en fait en même temps la comprendre en fait

Il y a toujours du caviar en fait

il y a toujours du caviar entre les dents et au-dessous de la langue en fait

à 6 h du matin, il y a du caviar en fait

même si parfois dans les assiettes il y a autre chose, il y a du caviar en fait

même quand je suis très content et que j'ai un fou rire et que l'eau sort de ma bouche, il y a surtout du caviar qui tombe en fait

quand je parle avec mon voisin qui est un chef cuisinier, qui est millionnaire et qui avait d'ailleurs acheté une girafe l'année dernière, je n'oublie surtout pas de discuter avec lui pendant deux ou trois minutes de la consommation du caviar en fait

je n'ai pas de problème et quand je me coiffe, je sens qu'il y a une habitude qui est normale et qui coud avec ses mains une veine à l'intérieur du prix d'un plat de caviar en fait

quand il y a du pain, il y a logiquement et en même temps, du caviar en fait

quand une idée fait un bruit, je sens en fait en même temps une bonne odeur de caviar en fait

je suis responsable, car au fond, il y a toujours un petit peu de caviar à côté des yeux et parfois à côté de la pupille en fait même si je cligne les yeux environ 27 000 fois par jours, il y a obligatoirement du caviar en fait

quand une personne m'invite à sa fête, il y a du caviar en fait

quand une personne m'invite à sa fête et que j'entre dans sa cuisine et que j'ouvre son frigo et que je trouve par hasard du caviar, je me rends compte, je bouge mon tentacule supérieur, je pose une question et je fais beaucoup de choses dans ma tête en fait

il y a le manger en fait il y a toujours du caviar et il n'y a aucun souci en fait

quand je suis fatigué et que je me prépare pour aller dormir, pour que je me réveille tôt, je me demande toujours si c'est nécessaire de boire de l'eau en fait, je me demande toujours s'il faut que je me contente du caviar en fait

je pose des questions en fait

est-ce qu'un plat caviar sait qu'il existe en fait ?

est-ce qu'il y a une partie du plat caviar qui se manifeste pour ses droits en fait ?

est-ce que le caviar connaît son créateur en fait ?

qui a créé le plat caviar en fait ?

est-ce qu'un plat caviar sait qu'il va mourir en fait ?

est-ce qu'un plat caviar peut décider de mourir autrement en fait ?

est-ce qu'un plat caviar parle en fait ? est ce qu'il est en train de me parler en fait ?

est-ce qu'au début le caviar était par exemple une matière qui est sortie de l'océan en fait ?

est-ce que le caviar est né comme tout le monde en fait ?

est-ce que le caviar était n'importe qui dans la rue en fait ?

est-ce que je peux donner à mon plat caviar un prénom en fait ? est ce qu'il avait au début, un prénom en fait ?

un jour, j'ai lu dans le journal qu'une personne avait réussi à entendre son propre plat caviar parler une langue bizarre en fait est-ce que cette personne est vivante aujourd'hui en fait ? est-ce que cette personne est connue sur Google en fait ?

est-ce que le caviar perçoit le temps passé en fait ?

est-ce que c'est une bonne idée de partager mon plat caviar sur Twitter ou sur Tumblr en fait ?

quel est le but du plat caviar en fait ?

KHALID EL MORABETHI



LA PAGE BLANCHE

n°52

MAI 2019

WEB www.lapageblanche.com

MAIL contact@lapageblanche.com

DIRECTION DE PUBLICATION Pierre Lamarque

DIRECTION DE RÉDACTION Constantin Pricop

RÉALISATION Mickaël Lapouge

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Jeanne Loshmanova, Sofia Rybkina, Antoine Janot, Nicolas Roméas,
Valery Oisteanu, Ivan Pozzoni, Marc Soulié, Patrice Parthenay, Laurence
Huot, Adrien Barrier, Khalid EL Morabethi

Dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

La page blanche association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés
par la page blanche est soumise à autorisation